

Ces terribles paroles de Mlle de Coulange retentissaient lugubrement à ses oreilles.

—Cela devait être, prononça-t-il d'une voix étranglée, elle ne pourra jamais me pardonner de lui avoir inspiré un amour dont j'étais indigne. Elle m'a dit : "Je vous plains !" Non, elle me méprise, et maintenant je lui fais horreur... Ah ! j'aurais moins souffert si elle m'eût arraché le cœur de la poitrine ?

Il s'approcha lentement de la cheminée et resta un instant comme en extase devant une photographie de Maximilienne accrochée au mur dans un cadre d'argent ciselé.

—Comme elle est belle ! murmura-t-il d'un ton douloureux.

Puis il détacha le portrait, l'approcha de ses lèvres et le baisa pieusement.

—Hélas ! voilà tout ce qui me reste d'elle, reprit-il en gémissant, son image. A toi, chère image, je puis te dire que je t'aime, que je t'adore, sans que tu cesses de me sourire, sans que ton regard se détourne de moi avec dédain et colère. C'est presque une consolation de pouvoir penser près de toi au bonheur que j'ai perdu !

Plusieurs fois encore il baisa la photographie et il s'endormit ayant sur les lèvres le nom de Maximilienne.

Quand il se réveilla il était grand jour. Il jeta les yeux sur la pendule. Elle marquait huit heures.

—Déjà, fit-il.

Et il s'élança hors du lit.

Il achevait de s'habiller lorsque son vieux domestique entra dans sa chambre.

—Ah ! c'est vous, François, dit-il.

Et il regarda le vieillard avec une expression indéfinissable.

M. de Rogas est-il chez lui ?

—Il est sorti depuis environ un quart d'heure.

—Je vais sortir aussi, François. Si, par extraordinaire, M. de Rogas rentrait dans la journée, il ne faut pas qu'il sache que je suis sorti dès le matin.

—J'ai compris, monsieur le comte.

—A propos, François, ne désirez-vous pas voir le nouvel Opéra ! On joue ce soir. Tantôt vous irez prendre le coupon de ma loge, et ce soir vous et votre femme, Jean et Auguste, vous irez tous les quatre à l'Opéra. Encore une recommandation, François ; il ne faut pas que M. de Rogas sache que vous irez ce soir à l'Opéra. Vous servirez votre dîner à six heures et aussitôt après vous partirez.

—Oui, monsieur le comte.

—François, reprit Ludovic après un moment de silence, devons-nous beaucoup d'argent à nos fournisseurs ?

—Cinq ou six cents francs, pas plus.

—Et à vous et aux autres domestiques, combien est-il dû ?

—Les deux derniers mois. Monsieur le comte m'a remis trois mille francs il y a quinze jours ; mais nous devons et j'ai payé ; je n'aime pas que monsieur le comte ait des dettes, et, si je le pouvais, tout serait acheté au comptant.

—Enfin, jusqu'à ce jour, il vous faudrait environ quinze cents francs pour payer les dépenses de ma maison ?

—A peu près, monsieur le comte.

—François, si vous étiez forcé de me quitter, pour une cause ou pour une autre, la rente du petit capital que vous et votre femme avez économisé suffirait-elle pour vous mettre à l'abri du besoin ?

—Certainement, monsieur le comte, mais tant que nous pourrons le servir, nous ne penserons pas à quitter monsieur le comte. Nous espérons bien qu'après son mariage, monsieur le comte nous gardera une place dans sa maison.

Ludovic eut un sourire amer.

—Puis-je vous demander, François, reprit-il, à combien se monte votre capital ?

—Nous possédons une quarantaine de mille francs. Pardon, monsieur le comte, à la veille de votre mariage vous pouvez être gêné : il y a tant de chose à acheter... Vous avez peut-être besoin d'une somme assez forte... Nos quarante mille francs sont à la disposition de monsieur le comte.

Le jeune homme saisit une des mains du vieillard et la serra affectueusement :

—Ah ! vous êtes un noble cœur, François ! s'écria-t-il très-ému, des larmes dans les yeux ; non, je n'ai pas besoin d'argent, mais je vous remercie du nouveau témoignage d'affection que vous venez de me donner. Je suis heureux, oui, je suis bien heureux de savoir que vous et votre brave femme avez du pain pour vos vieux jours.

—Oh ! je connais monsieur le comte : je suis bien sûr que si nous n'avions rien économisé, il ne nous laisserait pas dans la misère.

Le jeune homme essuya furtivement une larme. Puis il s'approcha d'un joli petit meuble de Boule et ouvrit un tiroir où il prit l'argent qui s'y trouvait : une petite liasse de billets de banque et deux rouleaux d'or.

—Tenez, dit-il au domestique, en lui remettant le tout, je ne sais pas quelle somme je vous donne, vous compterez. Demain vous payerez ce que nous devons.

—Mais, monsieur le comte...

—François, l'interrompit-il avec un sourire doux et triste, vous n'aimez pas que votre maître ait des dettes ?

—C'est bien, monsieur le comte, répondit le vieillard : demain je solderai tous les comptes.

François sortit de la chambre.

Le jeune homme resta un instant immobile, les yeux fixés sur le tapis. Puis relevant brusquement la tête :

—Allons, se dit-il, c'est la dernière étape, et je n'ai pas une minute à perdre.

Il se plaça devant le portrait de Maximilienne, et l'enveloppa de son regard rayonnant d'une tendresse indicible.

—Il faut que je mérite son pardon ! murmura-t-il.

Il prit son chapeau et s'élança hors de la chambre.

## XVII

Dix minutes plus tard, le comte de Montgarin descendait de voiture devant une maison de la rue Saint-Florentin.

Ludovic monta au premier et sonna. Un domestique vint lui ouvrir.

—Je désire parler à M. Lucien de Reille, dit-il.

—Qui dois-je annoncer ?

—Voici ma carte.

Le domestique le fit entrer dans le salon et disparut.

Lucien était avec ses parents ; il causait avec sa mère pendant que M. de Reille lisait son journal.

Le domestique entra et remit la carte à son jeune maître en disant :

—Ce monsieur demande à vous parler ; il attend dans le salon.

Le jeune homme jeta les yeux sur la carte et tressaillit.

—Le comte de Montgarin !... murmura-t-il.

Mme de Reille était devenue très-pâle.

—Lucien que se passe-t-il ? demanda-t-elle à son fils, en le regardant fixement. Ah ! tu nous caches quelque chose.

—Mais rien, ma mère, absolument rien, je vous le jure !

—Alors, que veut-il, ce comte de Montgarin ?

—Je l'ignore. Comme vous, je ne m'explique pas sa présence ici.

—Mon Dieu, il vient peut-être pour te provoquer ?

—Me provoquer ? Pour quel motif ?

—Est-ce que je sais, moi ? Je hais cet homme, son nom seul m'épouvante. Ah ! n'oublie pas que tu as failli mourir de ton fatal amour pour Mlle de Coulange et que tu es une victime des machinations infâmes de ce comte de Montgarin.

—Nous ne savons pas bien encore ce qui s'est passé, chère mère ; prenons garde d'être injustes.

Je vous quitte, reprit Lucien, je ne veux pas faire attendre plus longtemps M. de Montgarin.

Un instant après, Ludovic entra dans le salon où l'attendait Ludovic.

Les deux jeunes gens se saluèrent et restèrent un instant silencieux, se regardant.

—Monsieur de Reille, dit Ludovic, vous êtes surpris de me voir chez vous, je le comprends : peut-être vous semble-t-il que c'est un acte de folie. Vous ne savez probablement pas ce qui se passe à l'hôtel de Coulange ?

—Je ne sais rien monsieur.

—Eh bien, je suis ici pour vous l'apprendre.

—Cela ne peut guère m'intéresser, répliqua Lucien avec une froideur qui dissimulait mal son émotion.

—Écoutez-moi : le marquis et la marquise de Coulange sont dans la désolation.

Lucien changea aussitôt d'attitude.

—Mon Dieu, mais qu'est-il donc arrivé ? s'écria-t-il d'une voix frémissante.

—Vous savez que le marquis et la marquise de Coulange ont un ennemi terrible, implacable, qui ne recule devant aucune infamie pour donner satisfaction à sa haine. Je ne vous dis pas le nom de cet ennemi, monsieur de Reille, vous le saurez plus tard. Je ne vous explique rien ; il ne m'appartient pas de vous faire certaines révélations qui sont le secret de la famille de Coulange. Le misérable dont je viens de vous parler, après avoir tenté trois fois d'assassiner le marquis, a trouvé un autre moyen d'assouvir sa haine. Monsieur de Reille, Mlle de Coulange a été enlevée il y a trois jours.

—Oh ! fit le jeune homme, en portant ses deux mains sur son cœur.

Son visage était devenu d'une pâleur livide.

—Je m'empresse de vous rassurer sur le sort de Mlle Maximilienne, reprit Ludovic ; quant à présent, elle ne court aucun danger ; elle est emprisonnée, séquestrée, voilà tout. Vous avez deviné que l'ennemi de sa famille est l'auteur de ce rapt audacieux. Dans quel but le misérable a-t-il commis ce nouveau crime ? Ah ! ne me le demandez